
JEAN-LOUIS-ERNEST
MEISSONIER



JEAN-LOUIS-ERNEST

MEISSONIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

GRAND-CROIX DE LA LÉGION D'HONNEUR

Lyon, 21 février 1815 † Paris, 31 janvier 1891

Mme Vve J. Gardon
et Mr Ch.-Léon Gardon

Vve Meissonier

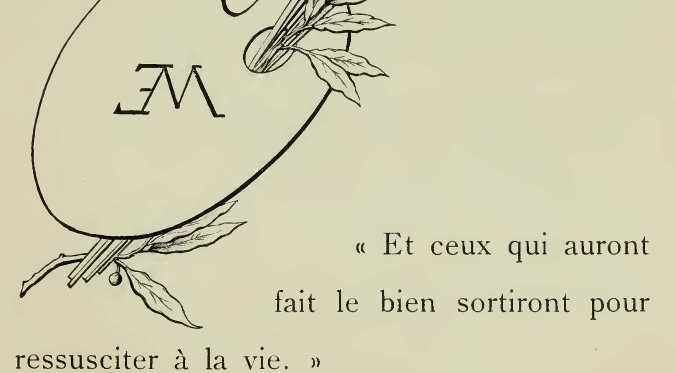
Paris – 1892





« Car l'heure vient où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu. »

St Jean, ch. V, v. 28.



« Et ceux qui auront fait le bien sortiront pour ressusciter à la vie. »

St Jean, ch. V, v. 29.

JEAN-LOUIS-ERNEST

MEISSONIER

1846, Chevalier de la Légion d'honneur. — 1855, Officier. — 1867, Commandeur. — 1880, Grand-Officier. — 1889, Grand-Croix.

1861, Membre de l'Institut. — 1876 et 1891, Président de l'Institut. — 1878, Exposition Universelle. Vice-Président du jury international. — 1883, Exposition Nationale des Beaux-Arts. Président de la Section de Peinture. — 1889, Exposition Universelle. Président du jury international des Beaux-Arts. — Expositions Universelles de 1878 et de 1889. Président des Congrès de la Propriété artistique. — Membre de l'Académie de Lyon.

Expositions Françaises. — 1840, Médaille de 3e classe. — 1841, Médaille de 2e classe. — 1843, Médaille de 1re classe. — 1848, 1re Médaille. — 1855, Exposition Universelle. Grande Médaille d'honneur. — 1867, Exposition Universelle. Grande Médaille d'honneur, porté premier par le jury international. — 1878, Exposition Universelle. Rappel de Médaille d'honneur. — 1883, Exposition nationale, Palais de l'Industrie. Rappel de Médaille d'honneur. — 1889, Exposition Universelle. Rappel de Grande Médaille d'honneur.

1848, Capitaine d'artillerie de la garde nationale. — 1870-71 (Siège de Paris), Lieutenant-Colonel d'infanterie de la garde nationale, État-Major.

31 janvier 1891. Quarante Députés signent en séance pour demander qu'une délégation de la Chambre assiste aux obsèques de Meissonier.

Grand-Officier de Léopold (Belgique). — Commandeur des Saints Maurice et Lazare (Italie). — Commandeur de François-Joseph avec plaque (Autriche). — Commandeur de l'Étoile Polaire (Suède). — Commandeur du Medjidieh (Turquie). — Ordre du Lion d'or (Nassau).

1867, Académie Royale des Beaux-Arts de Munich. — 1869, Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — 1869, Académie Royale de Londres. — 1872, Académie Royale des Beaux-Arts de San-Fernando de Madrid. — 1875, Académie Royale des Beaux-Arts de Saint-Luc de Rome. — 1879, Académie Royale des Beaux-Arts de Venise. — 1886, Membre d'honneur de l'Université française de Boston. — 1888, Académie Royale des Beaux-Arts de l'Albertine de Turin et Président d'honneur du Kuntsclub de Rotterdam.

1873, Vice-Président du jury international à l'Exposition Universelle de Vienne (Autriche). — 1885, Président du jury international à l'Exposition Universelle d'Anvers (Belgique). — 1873, Autriche. Exposition Universelle. Rappel de Médaille d'honneur. — 1885, Belgique. Exposition Universelle. Rappel de Médaille d'honneur.

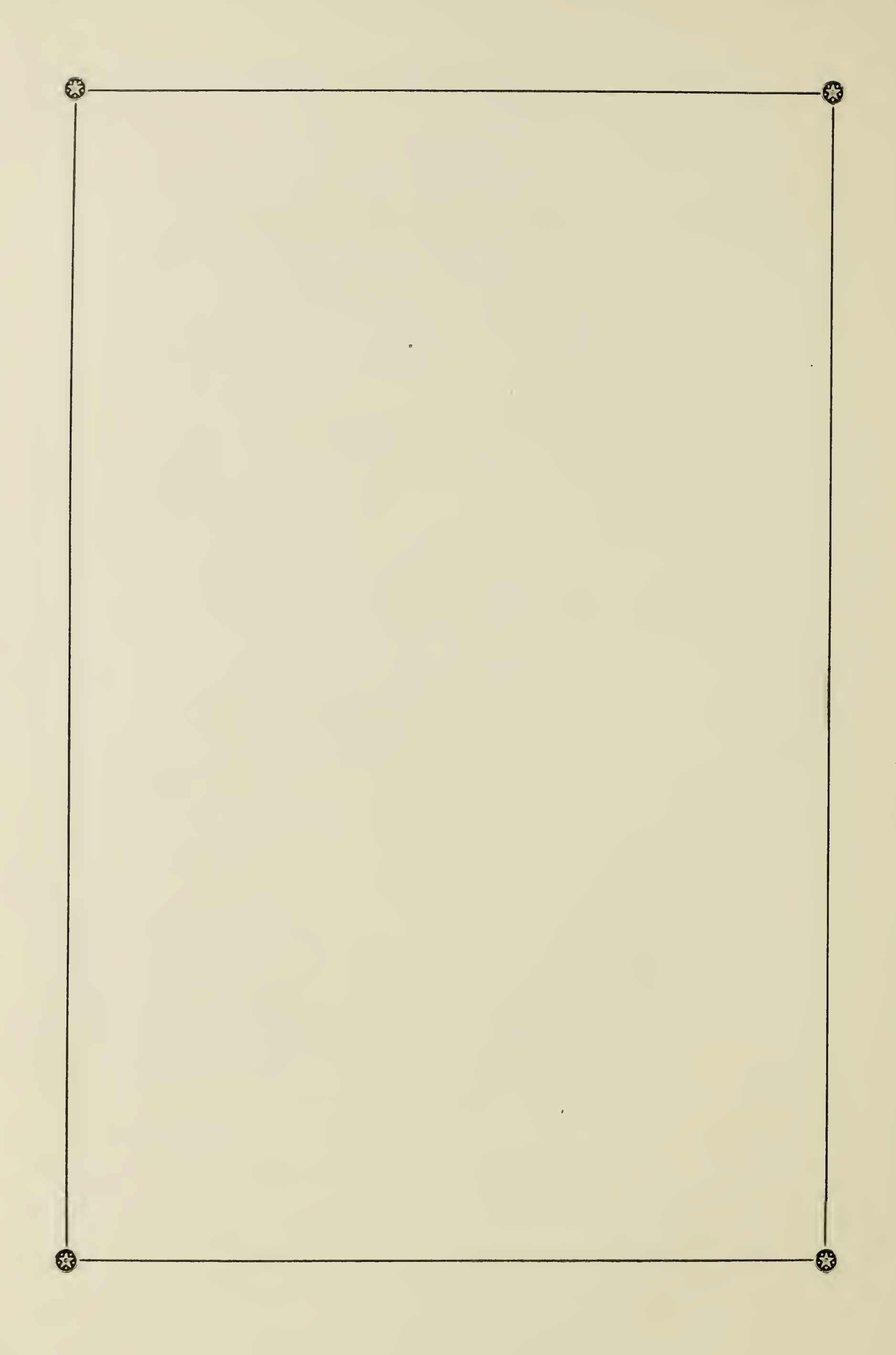
FUNÉRAILLES

DE

M. MEISSONIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

Célébrées à la Madeleine le 3 février 1891



OBSÈQUES DE MEISSONIER

MARDI 3 FÉVRIER 1891

Devant sa demeure, 131, boulevard Malesherbes, les honneurs militaires sont rendus par une brigade, deux bataillons du 131e de ligne, un escadron du 27e dragons armés de lances, une batterie montée du 22e d'artillerie, général Edon, commandant.

Les troupes présentent les armes, la musique joue des marches funèbres.

Les cordons du poêle sont tenus par :

MM. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Le Comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Bailly, vice-président de l'Institut.

Alexandre Dumas, membre de l'Académie française.

Le général Vanson.

Puvis de Chavannes, membre de la Société Nationale des Beaux-Arts.

En tête du cortège :

Le Commandant Pistor, représentant le Président de la République.

Le Commandant Coquet, représentant le Président du Conseil, ministre de la Guerre.

Après la cérémonie religieuse, devant le cercueil placé sur un catafalque, sous le péristyle de la Madeleine, les discours suivants ont été prononcés :

Par MM. BOURGEOIS, ministre de l'Instruction publique, au nom du Gouvernement.

Le Comte Henri DELABORDE, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, au nom de l'Institut.

PUVIS DE CHAVANNES, peintre, au nom de la Société Nationale des Beaux-Arts.

DISCOURS

DE

M. BOURGEOIS

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

MESSIEURS,

Le deuil qui frappe la famille entière des artistes en la personne de Meissonier est aussi celui de la France. Le maître que nous perdons était une gloire du pays. Son œuvre est unique dans l'histoire de l'art national, par sa valeur propre et les qualités techniques de l'artiste, unique par la nature qu'il exprime, unique par les idées dont il s'inspire et la forme dont il les revêt. Il était nécessaire qu'après avoir consacré le talent de ce maître par toutes les dignités dont il dispose, l'État vînt déclarer une dernière fois la reconnaissance publique envers lui.

Le talent de Meissonier, c'est la mise en

œuvre des meilleures et des plus franches qualités de notre race, par un talent profondément original. Nous aimons la clarté, la précision, la probité intellectuelle et artistique ; nous voulons enfermer le plus de sens et de vérité possible dans une forme définitive, où rien ne dénote l'à peu près ; nous avons le sentiment profond de l'histoire et de la légende, de la poésie et de la vérité, mais nous voulons les rapprocher de nous et les mettre, pour ainsi dire, à la portée de notre œil et de notre main par une reproduction simple et loyale, dont nous mesurons le prix à la justesse et à la sobriété. Ces qualités et ces besoins constituaient la nature même de Meissonier ; entre l'âme de son pays et la sienne, il y avait ce rapport qui fait les grands artistes dans lesquels un pays peut s'aimer lui-même, car il s'y retrouve et s'y reconnaît.

Au service de ses goûts dominants, il mit de fortes qualités que nul ne possédait à un plus haut degré que lui : la conscience, l'étude, la volonté, avec l'exacte notion de ce qu'il voulait faire, et cette ténacité patiente qui tire d'un talent tout ce qu'il contient.

Je n'ai pas l'intention, Messieurs, de retracer

sa carrière devant vous ; ce serait sortir de mon rôle, et me substituer à ceux qui, ayant eu l'honneur d'être de ses confrères, vont l'apprécier avec une compétence qui n'appartient qu'à eux. Il me suffira de rappeler brièvement les services qu'il a rendus à son art. Ses premiers essais le révélèrent et l'affirmèrent bien vite dans sa pleine originalité.

A une époque où la peinture se divisait en écoles rivales, il ne voulut être l'élève de personne ; il laissa romantiques et classiques affirmer leurs programmes : il se contenta d'appliquer directement son observation à ce qu'il aimait et de le rendre comme il le voyait. Or, il voyait et il peignait avec une précision et une justesse dont il n'y a peut-être pas d'exemple à un pareil degré. Il ne se contentait pas, cependant, de la simple réalité, car il avait l'amour et le sens de l'histoire.

Derrière l'homme d'aujourd'hui, il devinait l'homme d'autrefois et il voulait les réunir dans une synthèse étonnamment expressive. Il étudiait longuement, chez ses contemporains, les physionomies, les attitudes et les gestes ; il en acquérait la science impeccable, il les dessinait avec une précision rigoureuse, puis il cherchait

de quel costume éclatant ou glorieux il pouvait les revêtir. L'observation du présent et la reconstitution du passé se confondent ainsi dans ses œuvres, leur donnent leur caractère unique et leur force incomparable d'expression : ce qu'il a fixé devient définitif.

Il s'était borné d'abord aux personnages isolés et aux études individuelles : c'étaient des bourgeois flamands dans l'intimité de leur vie, des gentilshommes des deux derniers siècles dans leurs brillants costumes de guerre ou de cour, des liseurs, des joueurs, des cavaliers, des soldats. Dans cette première manière, le goût de l'action et de la vie héroïque éclatait déjà. Bientôt il allait s'emparer du maître, être l'inspiration de ses œuvres et leur donner une âme. Je doute que jamais la violence d'une passion ait passé plus complète et plus frémissante que dans la *Rixe,* et que la triste grandeur de la guerre civile revive avec une impression plus sinistre que dans la *Barricade.*

En même temps, et tandis qu'il multipliait ses toiles de genre, restreintes de dimension, grandioses d'effet, il s'attaquait aux grandes dates de notre récente histoire et nous donnait *1807*, apothéose de la fortune militaire, où

semble passer la folie glorieuse d'une nation se précipitant à la mort sous les yeux d'une idole; puis *1814*, réponse du destin où, dans le deuil de la nature, le désastre d'un homme et d'un peuple prend la grandeur tragique d'une expiation.

Dans chacune de ces toiles, Messieurs, l'artiste s'est mis tout entier, avec une sûreté de main et une énergie de sentiment qui laissent hésiter l'admiration entre les œuvres d'une jeunesse, d'une maturité et d'une vieillesse également fécondes. Aussi sa gloire allait-elle grandissant, en France et à l'étranger; cet artiste, qui n'avait pas eu de maîtres, qui ne se rattachait à aucune école et qui ne formait pas d'élèves, était le représentant reconnu et accepté de notre école nationale. Chacune de nos expositions était un triomphe pour lui; on ne le comparait à personne; il restait à l'écart, respecté et admiré de tous.

C'est que, chez lui, la droiture du caractère égalait celle du talent. Juge sévère de lui-même, il nourrissait cette admiration généreuse du passé qui anime tous les vrais artistes; il n'enviait personne; il constatait et louait le mérite partout où il le rencontrait; il n'y avait

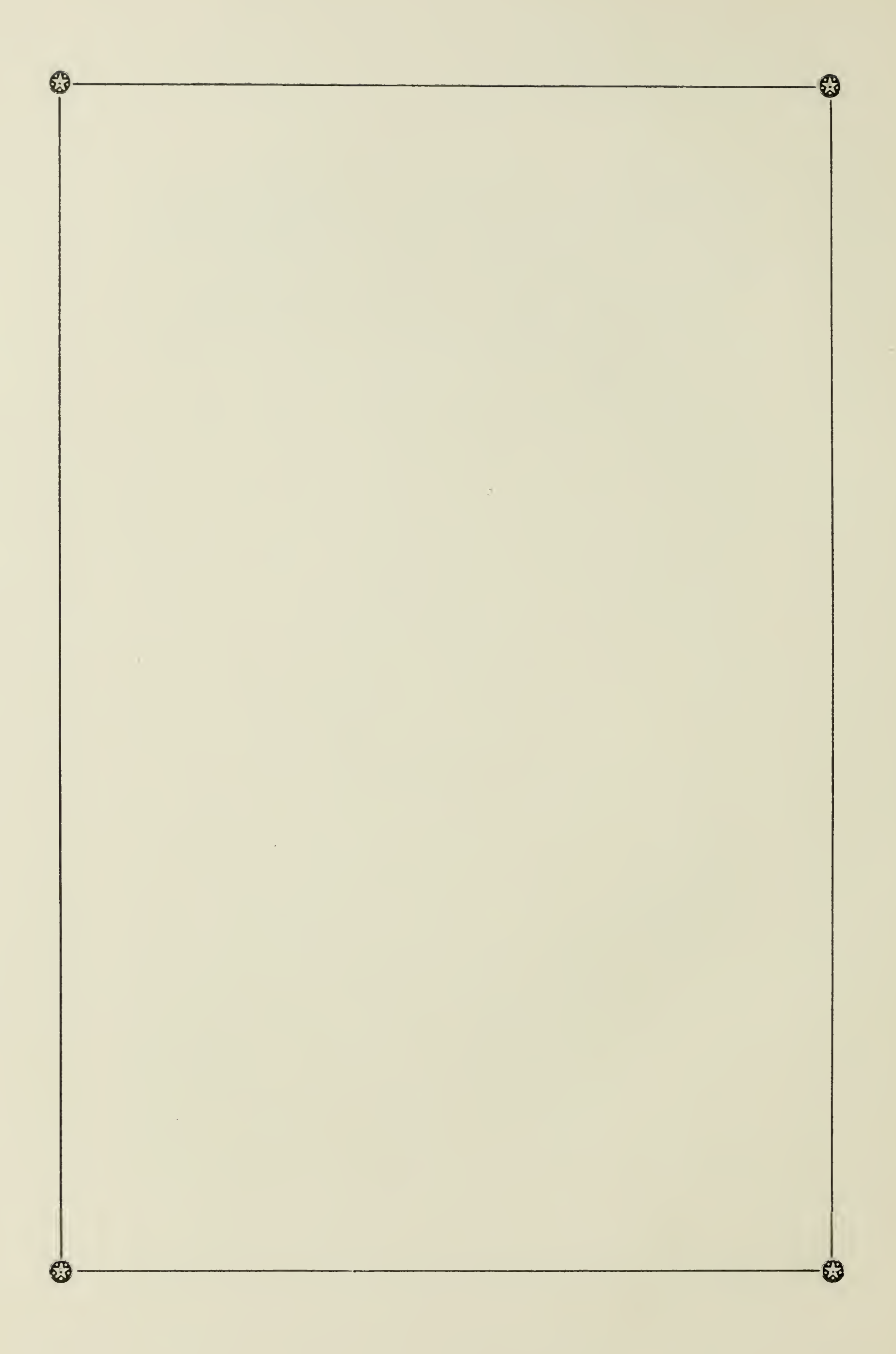
pas de confrère d'un commerce plus sûr et d'un meilleur conseil. On trouvait quelquefois sa délicatesse ombrageuse et sa franchise trop entière : cet excès n'était que l'exagération respectable de ses hautes qualités.

L'Exposition universelle de 1889 vint lui apporter, dans ses derniers jours, deux grands honneurs qui lui étaient bien dus et dont il sentit vivement le prix. Élu président du jury international par le libre suffrage de ses confrères français et étrangers, il remplit ce rôle difficile avec la conscience, le dévouement et le sentiment du devoir qui lui étaient familiers; il le remplit aussi de manière à faire aimer l'art français et la France.

Tous ceux qui admiraient ses œuvres le respectèrent lui-même lorsqu'ils le virent de près, et ils partirent en emportant de lui une reconnaissance qui tournait au profit de notre pays. Peintre passionné de notre histoire militaire, Meissonier était profondément patriote, et il eut la conscience d'avoir pendant toute cette année fièrement représenté sa patrie. La France le récompensa en lui conférant la plus haute dignité dont elle dispose et qu'aucun artiste n'avait reçue avant lui; c'était justice. Il impor-

tait que celui qui a fait passer ce souffle d'épopée dans les plis de notre drapeau fût salué par ce drapeau au seuil de la tombe.

Messieurs, dans cet hommage suprême, la France entière est avec nous.



DISCOURS

DE

M. LE C^{TE} HENRI DELABORDE

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

MESSIEURS,

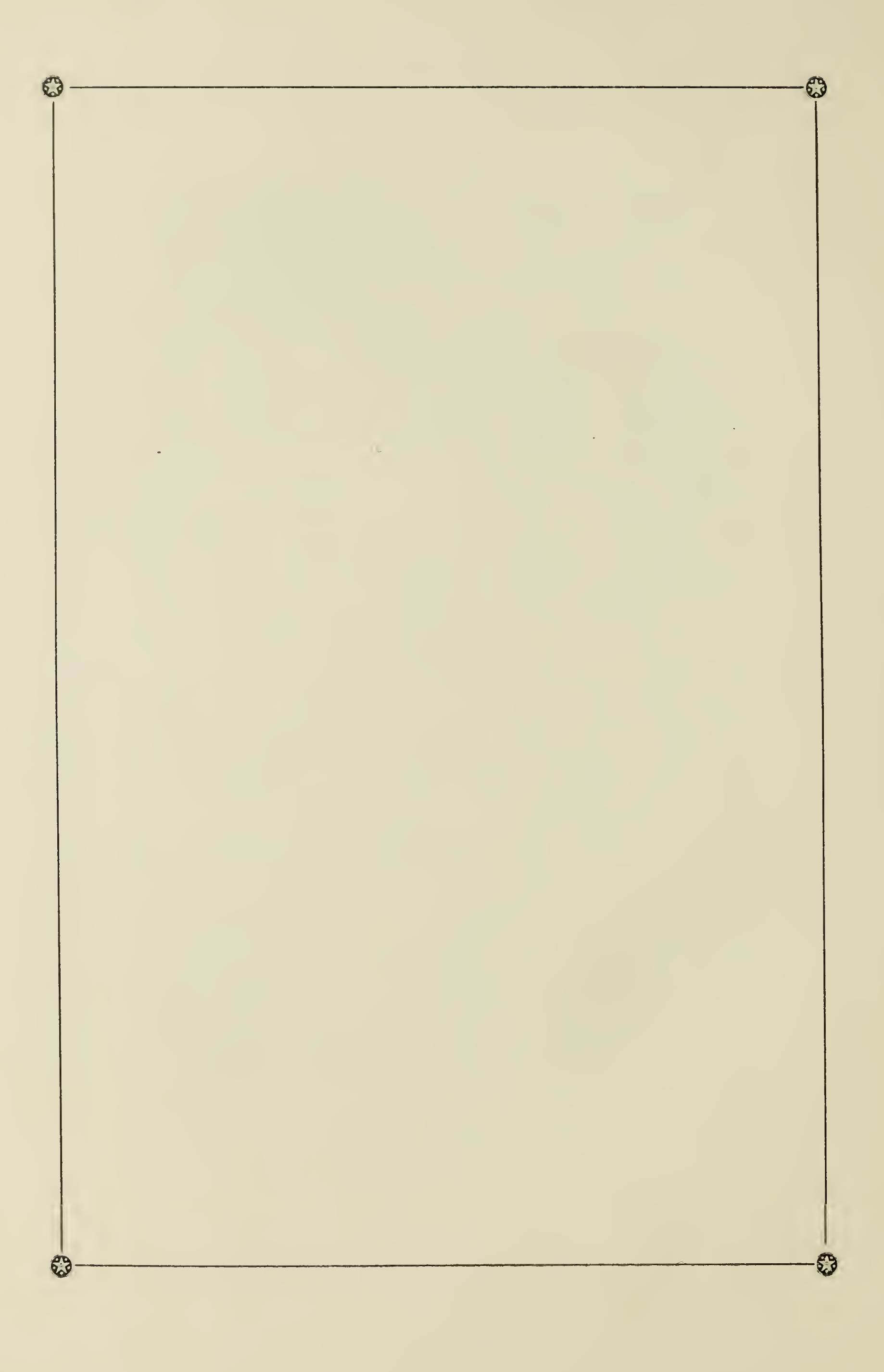
« La louange, a dit Bossuet, languit auprès des grands noms » : nous ne l'oublierons pas devant ce cercueil. L'entreprise serait superflue, — elle semblerait presque profane, à l'heure et dans le lieu où nous sommes, — de vanter l'incomparable talent et d'expliquer la renommée universelle du confrère dont la mort vient de nous séparer. Les œuvres qu'il a produites pendant plus d'un demi-siècle suffisent du reste pour justifier sa célébrité : il convient aujourd'hui de ne parler que de nos regrets. La mort de M. Meissonier enlève à l'Académie des Beaux-Arts un des membres dont elle était le plus fière, un de ses doyens par la date de

l'élection, le président enfin qu'elle s'était donné pour l'année où nous entrons à peine et que deux autres deuils, hélas ! ont déjà si profondément attristée.

De quels exemples d'ailleurs, de quels encouragements au travail, à l'effort constant vers le mieux, la fin d'une vie aussi opiniâtrément studieuse ne prive-t-elle pas notre école! Oui, c'était une grande et profitable leçon que celle de cette vie toute de dévouement à l'art et aux plus sérieux devoirs de l'artiste; de ce talent si sûr, qui pourtant ne consentait jamais à compter d'avance sur lui-même; de ce maître enfin qui, au lieu d'exploiter au jour le jour sa situation acquise, travailla jusqu'au bout avec la même ardeur, avec la même inquiétude, que s'il eût eu encore à se faire un nom. Quiconque a vu de près Meissonier sait quels étaient ses scrupules et sa probité en toutes choses; quelle infatigable loyauté il apportait dans ces études partielles qu'il multipliait sans compter avant d'en combiner les résultats dans une œuvre définitive, et, cette œuvre une fois en cours d'exécution, quels nouveaux efforts ou quels sacrifices il n'hésitait pas à s'imposer pour en préciser plus rigoureusement la signification

intime ou l'aspect. C'est que, si sensible qu'il pût être au succès, il était plus avide encore de la perfection. Il la voulait à tout prix, il la poursuivait, jusqu'à ce qu'il l'eût atteinte, avec une énergie intraitable, et l'on peut dire sans exagération que chez lui le besoin de satisfaire sa conscience était au moins égal au désir d'attirer l'admiration d'autrui.

Voilà surtout ce que nous avons le devoir de rappeler ici. Meissonier laisse après lui bien des chefs-d'œuvre; mais il laisse aussi des souvenirs personnels dignes de tous les respects. Pour nous, Messieurs, qui l'avions successivement rejoint à l'Académie, où il était entré en 1861, pour nous qui nous sommes trouvés, pendant plus ou moins d'années, les témoins rapprochés de sa vie si laborieuse et si féconde, nous serons unanimes pour rendre, du fond du cœur, hommage à sa mémoire et pour vénérer, avec la fidélité qu'il commande, le nom de celui qui a été, en même temps qu'un praticien prodigieux, le plus difficile envers lui-même et le plus consciencieux des artistes.



ALLOCUTION

DE

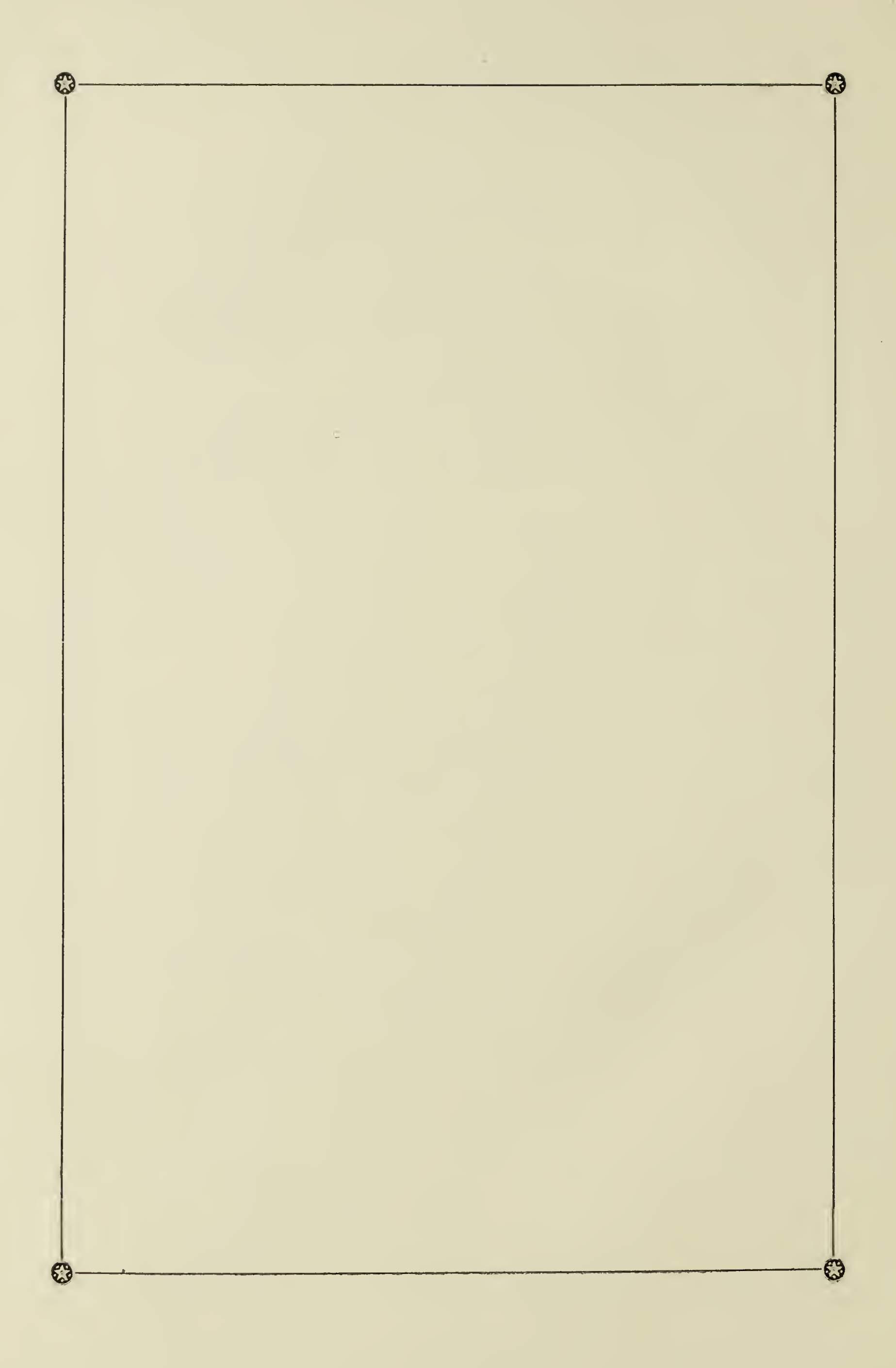
M. PUVIS DE CHAVANNES

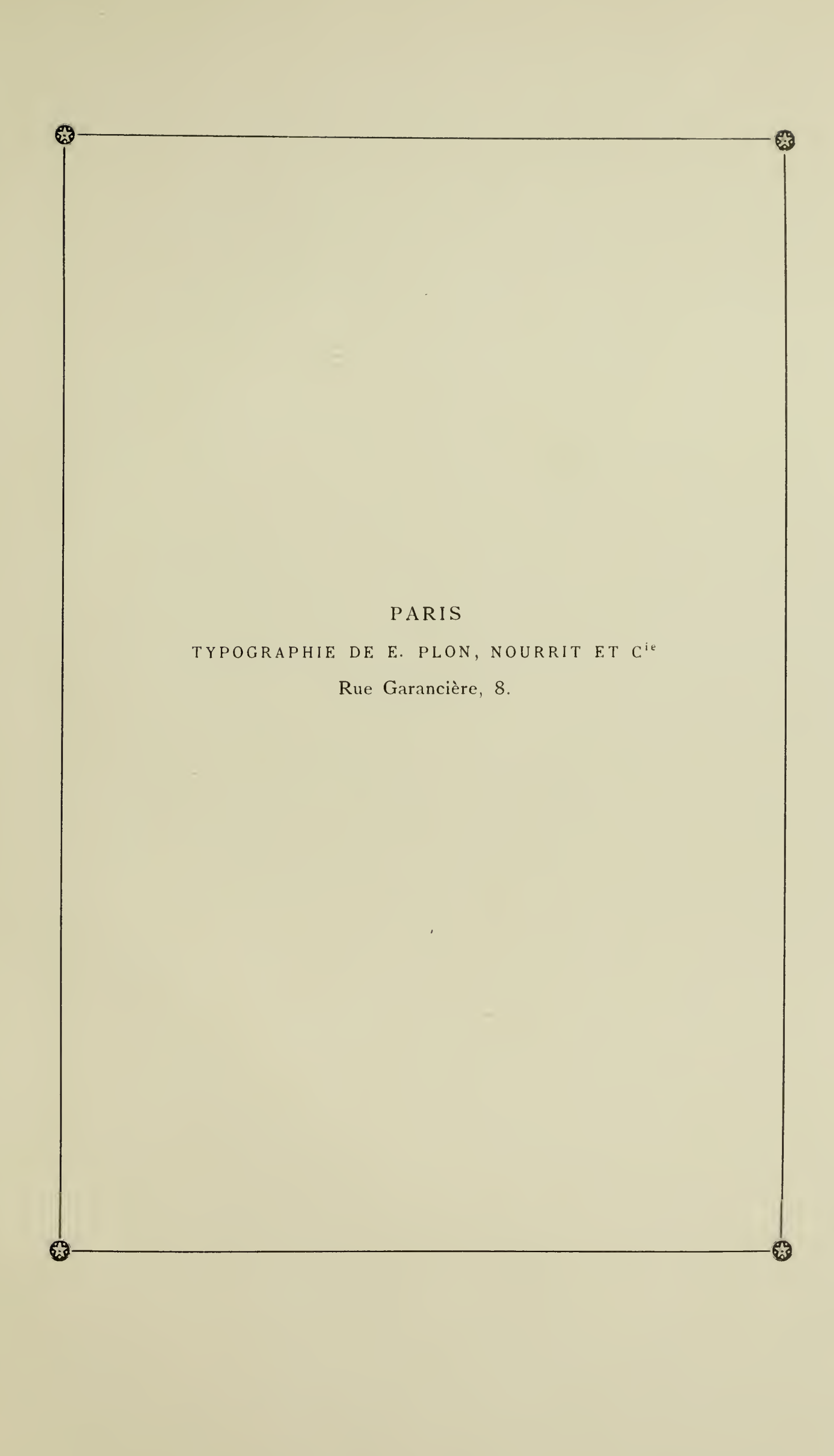
AU NOM

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Bien Cher et Vénéré Maitre,

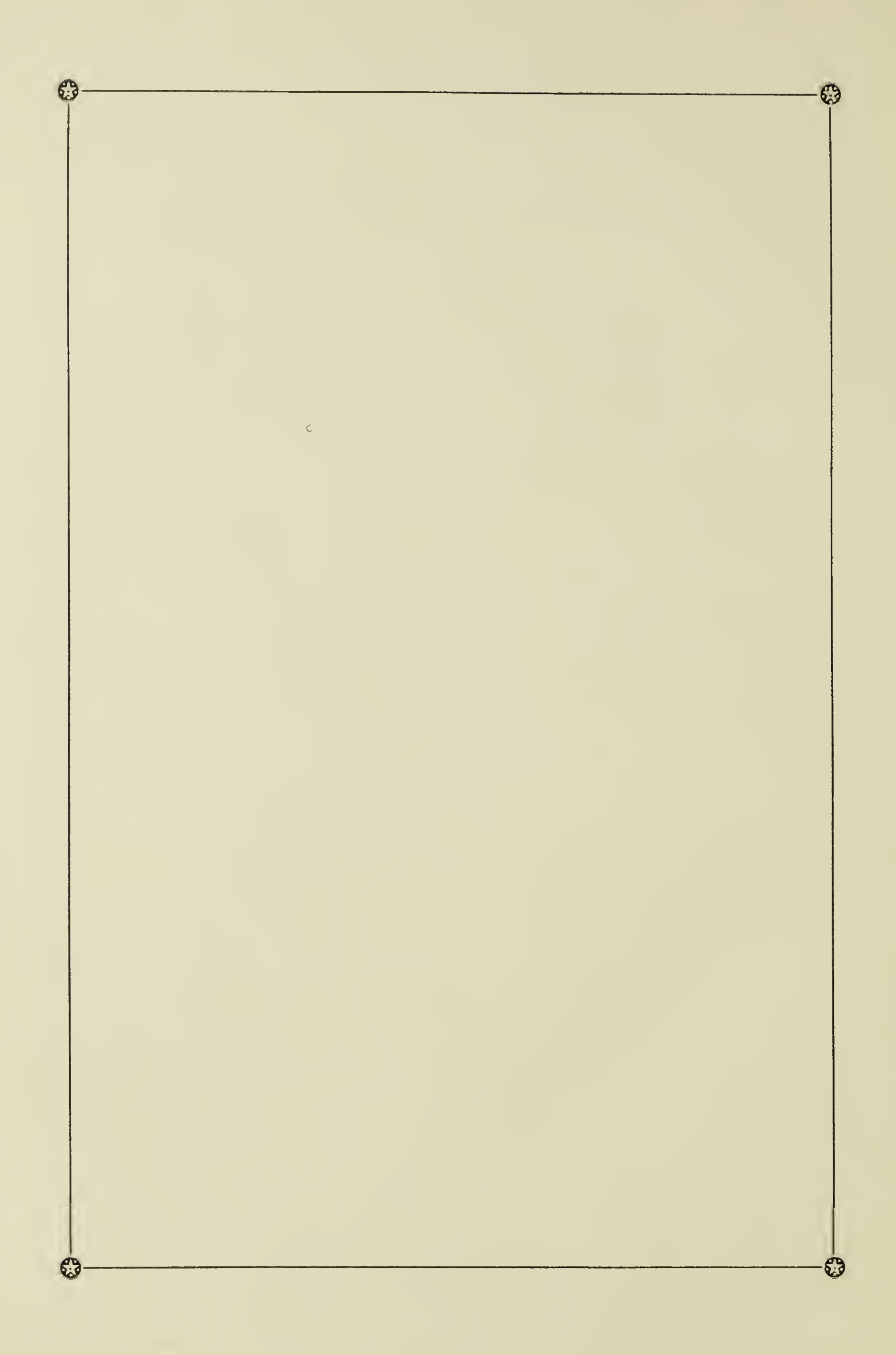
Les membres de la Société Nationale des Beaux-Arts, qui doivent sa fondation à votre dévouement et qui étaient fiers de vous entourer de leur admiration et de leur respect, ne laisseront pas se fermer cette tombe, où vous reposez dans la magnificence de votre gloire, sans vous dire un suprême adieu, un adieu plein de la plus douloureuse reconnaissance.

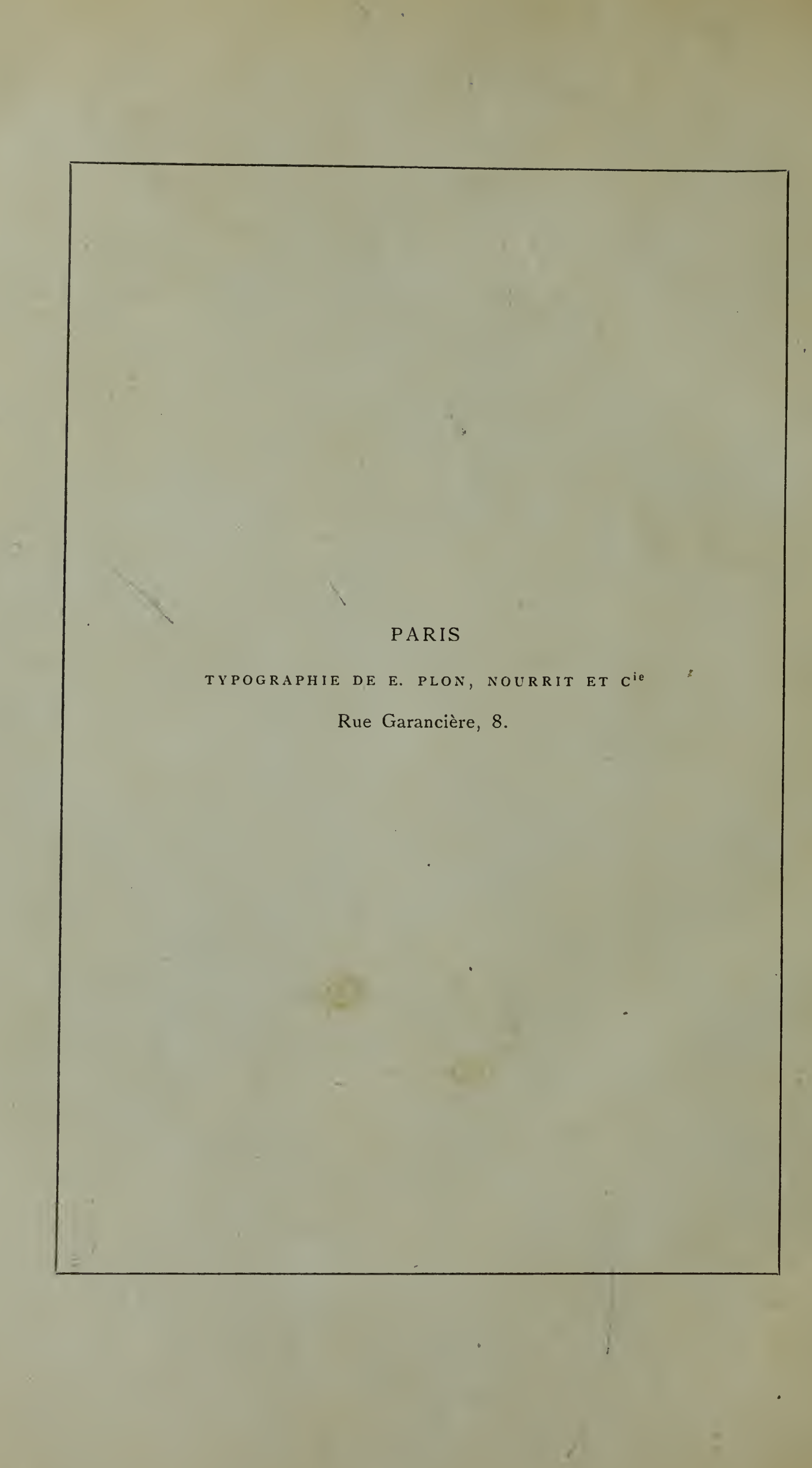



PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8.





PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.

